

efforts vers un but : obtenir le plus de lait possible de leurs vaches, en les mettant dans les meilleures conditions, soit par rapport à la nourriture, soit par rapport au traitement en général.

Tout cultivateur intelligent, qui comprend son intérêt, doit donc surveiller sa laiterie avec le plus grand soin. S'il ne coopère pas à la fabrique, qu'elle s'appelle crèmerie ou fromagerie, peu importe. S'il s'est engagé à fournir le lait de ses vaches, qu'il remplisse les conditions de son contrat ; s'il croit de son intérêt de ne pas suivre l'exemple des autres, ce qu'à Dieu ne plaise, il doit encore s'efforcer de faire du bon beurre, mais du bon car l'heure ne tardera pas où le mauvais beurre, qui est très commun, soit dit sans vouloir blesser personne, n'aura plus qu'une valeur nominale sur nos marchés. Le consommateur, accoutumé au beurre de la crèmerie, ne voudra plus bientôt en acheter d'autre ; et nous en savons quelque chose par expérience. Lorsque le beurre fabriqué à la maison se vendait ici quinze cents, le beurre de crèmerie fabriqué à St-Denis trouvait un écoulement facile pour trente cents. Profit net de cent pour cent.

Le Gouvernement a donc eu raison l'an dernier d'ouvrir à St-Denis cette petite école de fromagerie et crèmerie. L'expérience de six mois a prouvé toute l'utilité de cette fondation. Bien qu'ouverte sous des auspices défavorables, l'école a certainement rendu de grands services. Plusieurs élèves sont aujourd'hui d'excellents maîtres et peuvent être mis à la tête de fabriques importantes.

Mais il y a encore un pas à faire, et nous espérons qu'il se fera. Il nous semble que des leçons d'agriculture ne seraient pas de trop à côté des leçons industrielles. L'industrie agricole repose après tout sur les saines notions d'agriculture. Pour former un agronome parfait, il faut embrasser tous les genres qui se rapportent à l'art, et ne pas se contenter du métier. L'agriculteur doit être autre chose qu'un manœuvre ; il lui faut de la théorie un peu, de la pratique beaucoup. Le meilleur moyen, croyons-nous, pour arriver à ces divers résultats, serait d'établir au moins une ferme école, avec de bons professeurs, sur une terre déjà améliorée. Ceux-ci apprendraient aux élèves la fabrication du beurre et du fromage, et les notions agricoles nécessaires à tout cultivateur qui veut s'enrichir. La chose est très facile ; dans quelques jours un homme intelligent peut se mettre au fait de tous les secrets de la laiterie, et en quelques mois il peut apprendre à bien cultiver, s'il a de bons maîtres. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il sache la physique, la chimie et le droit rural : il ne faut que de la bonne volonté et de l'intelligence.

Que le Gouvernement établisse donc une école de laiterie annexée à une ferme quelconque ; qu'il place à la tête de l'institution quelques bons agronomes comme nous en connaissons plusieurs, et il aura ainsi rendu un immense service à la cause agricole et à nos fromagers, qui pour le plus grand nombre ne connaissent qu'imparfaitement la branche d'industrie qu'ils veulent exploiter. — *Courrier du Canada.*

Un mot sur les jardiniers.

De toutes les professions créées par les besoins de l'homme, celle de jardinier demande beaucoup de soins

et d'attention ; toujours aux prises avec la nature, il faut souvent de l'intelligence pour lui faire produire les richesses végétales que nous admirons.

Souvent bons travailleurs, ayant des goûts simples, ils prétendent rarement à la renommée. Pendant longtemps, la routine d'une main, leurs outils de l'autre, ils n'ont fait avancer le progrès du jardinage qu'avec lenteur ; une innovation, si simple qu'elle fût, était impossible, tellement les préjugés étaient enracinés. Quelques uns cependant ont marqué leur époque par des améliorations plus ou moins sensibles ; ce n'est réellement que depuis ces derniers temps que l'horticulture s'est placée au même rang que les autres industries.

Ce qui a le plus contribué au perfectionnement du jardinage, ce sont d'abord les ouvrages et les journaux d'horticulture, les sociétés horticoles créées dans tous les centres, et dont l'élite formée d'hommes compétents a su donner une vive impulsion, ne faisant connaître les procédés nouveaux et en organisant les expositions d'horticulture, toujours admirées du public.

Les jardiniers, stimulés par ces concours, se voyant récompensés dans leurs efforts, voulant se surpasser l'un l'autre, ont cherché à améliorer leurs travaux, aidés par les propriétaires riches qui les employaient. Il en est sorti une génération nouvelle d'ouvriers plus habiles, ennemis de la routine, qui voudraient élever l'art des jardins au dernier degré de perfectionnement.

La profession du jardinier, quand on veut en remplir les devoirs, ne s'accorde guère avec les agréments de la vie ; aucun état n'est plus assujettissant. Chaque saison a ses travaux particuliers qui vous commandent impérieusement ; chaque travail même a son instant marqué que l'on ne peut remettre. Au printemps, différez la taille de vos arbres fruitiers, quand ceux-ci entrent en végétation, vous risquez de faire tomber les fleurs et d'abattre les jeunes bourgeons. Plus tard, si vous avez manqué l'époque, l'ébourgeonnement sera impossible ; il en sera de même pour le pincement.

Soyez une seule nuit sans couvrir les couches, ayant trop de confiance dans le temps, et qu'une gelée survenne, vos primeurs seront détruites sans ressources.

Manquez un seul jour d'arroser vos plantes, vos semis, lorsqu'au printemps le soleil darde ses rayons sur châssis et serres, vous êtes sûr de perdre en quelques heures le résultat de six mois de travaux.

Oubliez d'ombrer votre serre chaude à l'heure propice, de donner de l'air aux melons ou haricots au moment précis, vos primeurs seront brûlées ; de votre serre il ne restera que des plantes desséchées.

Toujours dans l'action et dans un cercle perpétuel de travaux divers, le jardinier doit avoir l'esprit présent à son ouvrage et, de plus, préparé à l'avenir. Il pense aujourd'hui à ce qui se consommera dans trois ou six mois même dans l'année suivante. Il se souvient qu'à une telle époque un produit a manqué, ce qui ne doit pas se renouveler. Il se rend compte, dans les parterres, de ce qui n'a pas réussi ; il en prendra note et devra savoir, six mois à l'avance, les plantes dont il aura besoin au printemps et tout l'été.

Si l'ouvrier aime son état, il n'aura jamais un moment libre. Toujours en guerre avec des ennemis sans nombre ; les uns apportés par l'air, d'autres cachés dans la terre. Ici, c'est l'altise qui mange un semis de crucifères (chou, navet, giroflée) ; là, c'est une plante